Parler, est-ce ne rien faire ?

Le personnage de Matamore symbolise, dans la *commedia dell'arte*, la parole camouflant l'absence d'action. Pourtant les matamores, personnages de théâtre ou personnages réels, sont bien des *acteurs*, leurs gesticulations oratoires mobilisent leur temps et leur énergie. En outre, dans l'action la plus brutale et la plus concrète elle-même, par exemple dans la guerre, la parole joue un rôle décisif : l'action militaire efficace est inconcevable sans la coordination et le commandement. Parler, est-ce ne rien faire ?

L'action suppose-t-elle de ne pas parler, ou de parler le moins possible ? Il faut d'abord se demander ce que signifie « faire » dans la question posée. Certes, si la parole est une activité, toute activité n'est pas une action, au sens fort du terme. On devra de ce point de vue reconnaître d'abord l'impuissance du signe linguistique (oral ou écrit) face aux choses et à l'action brute. Mais la description des différentes fonctions du langage, et de ce qui fait du langage un moyen de médiation entre les consciences, permettra de montrer tout ce que le langage permet de faire et donc son utilité pragmatique. Cette efficacité pragmatique se heurte certes à un constat : le parasitage de l'action par la parole joueuse ou trompeuse ; mais il faudra aussi envisager les vertus sociales et humanisatrices de ces usages ludiques et poétiques de la langue.

***

Peut-on, à proprement parler, « ne rien faire » ? Respirer, digérer, dormir même, sont des formes d'activité, et, pour ne rien faire du tout, il faudrait être mort. À plus forte raison peut-on considérer la parole comme une forme du « faire », une activité. Qu'on l'entende au sens courant (la parole orale) ou au sens que la linguistique donne à ce terme (l'usage singulier d'une langue, qu'il soit oral ou écrit), la parole suppose toujours la production de signes, c'est-à-dire de réalités matérielles renvoyant à un sens immatériel. Les signes écrits sont par exemple de l'encre sur du papier, les signes oraux sont des vibrations de l'air ; et dans un cas comme dans l'autre, ils n'existeraient pas sans un certain usage du corps, usage non dépourvu d'efforts, en tout cas occupation d'un corps et d'une certaine énergie pendant un temps donné.

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

Mais on ne peut se prévaloir de ces remarques de bon sens pour ôter à la question posée sa pertinence. Il convient en effet de démêler différents degrés et différentes modalités du faire, et distinguer, par exemple, l'« activité » de l'« action » au sens fort. On pourrait définir l'action au sens fort comme une activité maîtrisée, délibérée, et produisant une modification durable et conséquente de la réalité. L'action prise en ce sens suppose une forme de lutte avec le réel, d'engagement et de décision, liées à un risque plus ou moins vital, tout au moins à un enjeu ressenti comme décisif. L'action, selon les analyses de H. Arendt dans *La Condition de l'homme moderne*, est ce qui, dans les activités humaines, est « mémorable », ce qui « distingue » l'individu et engage sa responsabilité et sa liberté, ce qui excède le simple « fonctionnement » ou le « comportement » prévisible.

Or, de ce point de vue, on peut dans un premier temps douter de l'efficacité de la parole, de son caractère décisif dans le cours des événements humains ou naturels. Certes, la parole produit une réalité matérielle, le signe, mais cette réalité est un « presque rien », une réalité en elle-même fragile et évanescente. Le signe vocal est un *flatus vocis*, un souffle d'air ; quant au signe écrit, il ne demeure qu'autant que l'on prend soin de son support, et que l'on y attache un respect que sa seule présence matérielle ne saurait garantir. C'est ce que rappelait en une formule saisissante, le 4 août 1914, Theobald von Bethmann-Hollweg, le chancelier du Reich allemand, en qualifiant de « chiffon de papier », lors d'un entretien avec Sir E. Goschen, ambassadeur de Grande Bretagne, le traité international de 1839 garantissant la neutralité de la Belgique. Le texte juridique devenant, dans la rage ou l'impatience d'un poing qui le froisse, « chiffon » : l'image dit assez ce qu'il reste des lois et des traités lorsque les armes et les chars envahissent l'espace public.

La parole, si l'on s'en tient à ce premier niveau d'analyse, est marquée par l'impuissance : jamais une parole n'a arrêté un coup ou un projectile, jamais une résolution de l'ONU n'a par elle-même empêché un mouvement de troupes ou le respect des droits des populations civiles. La parole apparaît même doublement marquée par l'impuissance. Non contente de ne présenter qu'un visage dérisoire face à la force brute, elle peut empêcher une réponse plus adaptée : comme nous le remarquions plus haut, la parole occupe le corps pendant un certain temps. Elle se substitue à une autre forme d'activité, elle prend la place d'une action véritable. C'est ainsi que Tartarin de Tarascon gagne du temps et repousse son départ en Afrique en payant son

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

auditoire de mots ; c'est ainsi que, dans la comédie, on châtie volontiers le matamore ou le bavard qui, à trop parler, laisse le réel le rattraper et se jouer de lui.

*

Est-on pour autant fondé à douter du rôle de la parole dans l'horizon de l'action ? Il apparaît, à approfondir l'analyse, que cette dévalorisation de la parole prend l'abus pour l'usage, et s'aveugle sur la constitution véritable de cette activité que l'on nomme parole. Si la parole agit, et si elle peut jouer un rôle décisif dans le cadre même de l'action, ce n'est bien sûr pas de façon immédiate, par sa simple présence physique, mais de façon *médiate*. Tout le mystère de la parole est dans cette médiation, dont il convient de bien comprendre le fonctionnement et l'enjeu. Le signe ne vaut pas pour lui-même, mais en ceci qu'il renvoie à un *sens*. En d'autres termes, ce n'est pas par son effet sur les corps, mais sur la pensée des individus, qu'il convient de juger l'efficience de la parole.

Pour illustrer cette efficience, on peut s'appuyer sur une forme élémentaire de communication qui, si elle n'est pas encore parole, contient pourtant, à n'en pas douter, certains éléments de l'utilisation de la langue. Le biologiste autrichien Karl von Frisch a exposé, au milieu de du siècle dernier, ses découvertes sur la communication entre les hyménoptères, en particulier les abeilles. Il a montré que, dans une ruche, certaines abeilles faisaient un travail de prospection des sources de pollen, et donnaient à leurs congénères, sous la forme d'un vol en « huit » possédant des caractéristiques distinctes, l'indication de l'emplacement du champ ou de l'arbre découvert. Il n'y a certes pas là production de sens au sens où les hommes échangent des significations, puisque la production du « signe » – qui est en réalité un simple « signal » – est ici mécanique et instinctive, de même que la réaction au signe, qui est de l'ordre du réflexe et non pas de la compréhension. Il n'en demeure pas moins que l'on peut deviner, dans cette activité instinctive des abeilles, le schéma de ce que l'on appelle chez les hommes la division sociale du travail, et surtout le rôle que joue la parole dans cette division. On peut quantifier le temps et l'énergie gagnés par la ruche grâce à cet acte apparemment improductif qu'est la danse de l'abeille prospectrice. L'information délivrée à toute une colonie de butineuses évite à chaque abeille de perdre du temps à chercher, à chaque fois pour son propre compte, une source de pollen.

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

Une large part des activités humaines répond à un schéma comparable, dans lequel la parole joue un rôle analogue. Si les hommes sont parvenus au degré d'efficacité technique et de productivité que l'on constate, ce n'est pas spécialement parce qu'ils ont fait preuve d'une grande énergie, ce n'est pas même seulement parce qu'ils ont fait preuve d'une grande intelligence, c'est surtout parce qu'ils ont fait abondamment usage de cette faculté qu'est la parole. Imagine-t-on ce que serait le progrès technique s'il fallait à chaque homme découvrir pour son propre compte les mécanismes et les lois découverts par les générations antérieures ? La parole est ce qui fait tenir debout les plus hauts édifices et voler les avions : non seulement il faut parler pour coordonner les activités d'un chantier ou d'un atelier, comme il faut des paroles pour diriger un équipage, mais il a fallu avant cela des paroles pour enseigner à l'ingénieur de tout un savoir accumulé, pour former les techniciens, pour vendre les locaux aux habitants et les places aux voyageurs, pour embaucher le personnel, etc.

On peut, à partir de ces remarques, apercevoir une stricte corrélation entre le degré de complexité et de richesse de la langue, et le degré de maîtrise et de possession de la nature, et de collaboration dans cette maîtrise. L'homme, comme l'écrit Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité*, est « perfectible ». Mais s'il l'est, c'est d'abord parce que les langues humaines, à la différence des systèmes de communication animale, sont en permanente évolution. La double articulation du langage humain (articulation des phonèmes, qui permet de créer un nombre potentiellement infini de mots distinct, et articulation syntaxique, qui permet de créer un nombre potentiellement infini d'énoncés distincts) fait du langage un instrument indéfiniment modifiable et adaptable, le creuset d'une exploration indéfiniment complexifiée du réel. Quand les abeilles ou les dauphins n'ont à leur disposition qu'un nombre fini de signaux, réduits à renvoyer à des contenus élémentaires et à un rapport figé au réel, les hommes forgent eux-mêmes, au gré de leurs besoins et de leurs savoirs, un vocabulaire et des discours qui redessinent en permanence le monde de leurs actions.

On peut aller plus loin encore dans l'analyse, et reconnaître plusieurs strates de ce « jeu de paroles » qui forme le soubassement des actions humaines. Une différence de taille distingue en effet la communication animale de la parole humaine : alors que la première se joue sur un seul plan, celui de l'échange d'informations, la seconde offre le spectacle d'un emboîtement ou d'une superposition de paroles dont l'échange d'informations n'est qu'un aspect. L'abeille qui

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.